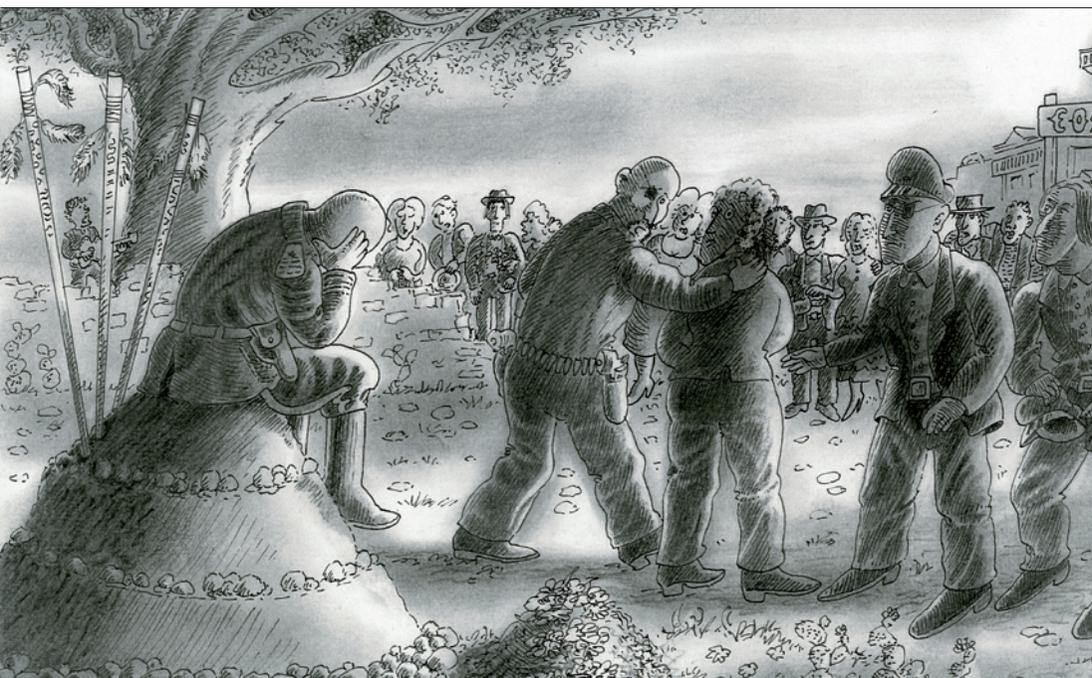


Yak Rivais

Francoquin

III. Filasse



Sous la Cape

L'auteur de la saga francoquine est également celui des *Demoiselles d'A.*, livre écrit avec les phrases des autres (Belfond, 1979, prix de l'Anti-Conformisme), et de PLUSIEURS ROMANS CHEZ DIFFÉRENTS ÉDITEURS: *Hérésie de Carolus Boörst*, Belfond, 1968; *Ecchymoses, chocolats glacés!* Ivan Davy, 1986; *Milady mon amour*, Picollec, 1986 – de ROMANS DESSINÉS: *L'Effrayant Périphe du Grand-Espion*, Belfond, 1966; *Intrigues de Cour*, Deleatur, 1983 – de NOUVELLES: *Lumières noires*, l'École des Loisirs, 1991; *Les Enquêtes de Glockenspiel*, l'École des Loisirs, 2000 – d'ESSAIS: *Tu causes, tu causes*, sur le fonctionnement segmentaire de l'oral, Flammarion, 2001; *L'art H.O.P. l'Humour Noir*, Eden, 2004 – d'OUVRAGES PÉDAGOGIQUES: *Grammaire impertinente, Conjugaison impertinente, Jeux d'écriture et de langage impertinents, Fables impertinentes*, tous chez Retz. Il a également écrit plus d'une soixantaine de LIVRES POUR LA JEUNESSE, publiés par l'École des Loisirs, Nathan et d'autres éditeurs, et déclenché la vague d'ATELIERS D'ÉCRITURE dans les collèges en 1988 avec *Les sorcières sont N.R.V.* et *Contes du miroir*, parus à l'École des Loisirs.

Nombreux prix. Une école porte son nom en Bretagne. (***Voir notice Wikipédia.***)

AVENTURES DU GÉNÉRAL FRANCOQUIN
3 : FILASSE



Cet ouvrage est paru en 1967 aux éditions Gallimard.

© Yak Rivais / Sous la Cape, 2011.

Yak Rivais

 Les Aventures du
Général Francoquin

(Francoquin 3 : Filasse)

Dessins de l'auteur

Sous la Cape

L'évasion.

Chou-Baby est assise dans un fauteuil. À côté d'elle, il y a un plateau sur une tablette. Elle mordille une poire. À l'entrée de Mistress elle se lève...

– Ne bougez pas, recommande Mistress à voix haute pour la sentinelle. Votre père m'envoie vous aider à faire vos bagages. Chou-Baby s'est levée, fébrile et chuchote :

– Catt-bis vient me prendre à 20 heures. Il m'a proposé de l'épouser.

– Vous y avez consenti ?

– Oui. Je l'aime.

– Vous en êtes sûre, n'est-ce pas ?

– Oh oui. Je l'aime.

– Tant mieux, dit Mistress.

– Vous avez l'air soucieux, remarque Chou-Baby. Qu'avez-vous ?

– Rien, élude Mistress. Un peu de fatigue, je pense.

– Dois-je réellement faire mes bagages, Mistress ?

– Oui. Si quelqu'un passe les prendre, il ne doit rien soupçonner. Où sont vos valises ?

– Dans l'armoire. Il y a aussi un grand sac. Mais... j'aurai besoin de mes affaires ?

– Rassurez-vous. Nous allons bourrer vos valises de vêtements inutiles, d'objets encombrants, pesants de préférence.

Nous ferons un ballot de ce dont vous aurez besoin, et vous emporterez ce ballot. Étalez par terre – dans la chambre adjacente, il ne s’agit pas qu’on vous surprenne! – deux longues robes, tête à tête. Nouez solidement les quatre manches entre elles. Rassemblez tout ce que vous pensez devoir garder pendant que je me charge de vos valises.

Chou-Baby se transfère, va et vient en silence, encombrée.

– Aidez-moi, demande Mistress. Il me faut les draps du lit.

Chou-Baby rit nerveusement. Les draps sont repliés dans les valises. Les deux femmes retendent le lit. Chou-Baby change de chambre, appelle à son tour :

– Mistress?

Qui arrive. Le ballot est volumineux. Mistress trie l’essentiel :

– Un foulard je vous prie? Une ceinture de robe? elle demande.

Et le ballot est ficelé :

– Il ne s’ouvrira pas, affirme Mistress. Vos chaussures?

– Je les oubliais! s’écrie Chou-Baby en courant les quérir.

– Liez-les ensemble au moyen des lacets, dit Mistress. Nous les attacherons au ballot. (C’est fait. les deux femmes soufflent. Mistress pousse le ballot derrière un meuble:.) Rentrons dans votre chambre et verrouillons vos bagages.

– Vous viendrez me voir? demande Chou-Baby.

– Je ne sais pas où vous allez, fait observer Mistress.

– Chez Catt-bis, certainement. Où voulez-vous que nous allions?

– Je ne sais. Si c’est chez les Cyclopus, j’irai vous voir dès que possible. Tout dépendra des réactions de vos parents.

– Oui, dit Chou-Baby. J’ai un peu peur. Est-ce normal?

– C'est humain, je suppose, dit Mistress. Vous aimez ce garçon ?

– Oui. Assurément je l'aime. Assurément j'abandonnerais tout pour fuir avec lui. Oui. Mais j'ai peur. J'ignore où je vais. Si je reverrai ma famille. J'ai peur de choisir si gravement...

– Si vous aimez, dit Mistress, le choix n'est pas si grand ?

– Oui, sourit Chou-Baby. Vous avez raison. Je suis nerveuse. Peut-être en somme ai-je surtout peur de descendre deux étages suspendue à une corde !

– C'est très romanesque, en effet, reconnaît Mistress. Mais à 20 heures, tout le monde sera au théâtre. Peut-être quitterez-vous plus prosaïquement le palais en empruntant les escaliers.

– Je viens prendre vos bagages, Mademoiselle, déclare Peter. Sont-ce les valises ?

– Vous attendez depuis longtemps ? demande Mistress entrant dans sa chambre et allumant.

– Éteignez, ordonne Catt-bis. Il va être l'heure. Comment est Chou-Baby ?

– Nerveuse, dit Mistress. Où l'emmèneriez-vous ?

– Chez moi.

– Nous avons préparé un ballot de ses affaires. Je vous avertis au cas où par émotion elle omettrait de vous en parler...

Entrée de N'a-qu'un-Ceil, qui allume.

– Éteins ! souffle Catt-bis.

– Je n'aime pas qu'un type reste dans l'obscurité avec ma femme, grogne N'a-qu'un-Ceil. (Puis :) Tu as apporté la corde ?

– Sous ton lit.

- Bon. (Changeant de conversation :) Je ne sais pas ce qu’a Franquin, mais il a dû manger de la carne!
- Il a des ennuis, dit laconiquement Mistress.
- Il t’a fait des confidences?
- Il ne doit pas être loin de 20 heures, maintenant? dit Catt-bis. Il est peut-être préférable que j’attende les trois coups de la pièce?
- Oui, dit Mistress. Pourvu que Chou-Baby n’ait pas peur...
- De quoi a-t-elle peur? dit N’a-qu’un-Ceil. De la corde?
- Oui, dit Mistress. Cela fait plus de deux étages.
- Sortez par la porte, dit N’a-qu’un-Ceil. Pourquoi tout ce théâtre quand une porte vous tend les bras?
- Non, démontre Catt-bis. Chou-Baby ne peut sortir de sa chambre sans que la sentinelle donne l’alerte. Elle pourrait à la rigueur sortir d’un autre appartement que le sien, mais pour y accéder, il faudrait utiliser la corde. Horizontale par-dessus le marché. C’est la descente par corde qui est la plus réalisable.
- Mais non, dit N’a-qu’un-Ceil. Demain, Franquin saura que sa fille est partie. Dans ce cas, pourquoi ne pas assommer la sentinelle et sortir par la porte?
- Si quelqu’un passe dans le couloir cette nuit, objecte Catt-bis, il constatera qu’il n’y a plus de sentinelle?
- Dans ce couloir, réplique N’a-qu’un-Ceil, la nuit, on ne voit que des ombres. Des ombres, c’est simple à réaliser. Il y a une salle pleine d’armures.
- Tu crois que cette ruse... commence Catt-bis...
- Évidemment. L’important, c’est de sortir. Que l’enlèvement soit découvert demain matin ou tard dans la nuit, quelle différence? Vous serez loin, et vous aurez largement eu le temps de tirer un coup.
- Ohhh, gémit Mistress. Le grossier personnage!

Dans le palais, le clairon sonne la charge.

– C'est le théâtre! s'excite Mistress.

Musique. Bruit de pas dans le couloir, ponctué de coups de clochette et de cris à intervalles réguliers. La porte s'ouvre, Haricot passe la tête dans l'entrebâillement et lance, comme un appel de rémouleur de rues :

– Thé-ââât'! Psession fataaaa!

Et ding-ding, elle referme. Bruits décroissants.

– Va, dit N'a-qu'un-Ceil à Mistress. Réserve ma place. Je vais l'aider.

– Bonne chance, souhaite Mistress...

Elle se met à pleurer, Catt-bis ne sait que dire...

– Voilà les femmes! rit N'a-qu'un-Ceil. Ne pleure pas! Tu la reverras!

– Pardonnez-moi, dit Mistress... C'est stupide... Je réserve ta place...

– Comment procédons-nous? demande Catt-bis.

– Tu t'introduis dans la chambre comme prévu par le balcon. Tu dis à la petite d'appeler la sentinelle et tu l'as-sommes. La sentinelle. C'était une amphibologie, comme dirait Mary. Bon. Vous vous déguisez. Tu couches un traversin dans le lit pour faire croire à un éventuel visiteur qu'il est occupé. On ne sait jamais. Sa mère pourrait s'attendrir jusqu'à désirer la regarder dormir après le spectacle. Pendant ce temps, je vais chercher une armure que je fige devant votre porte. Je gratterai à la serrure pour vous avertir. Vous sortirez, je vous précéderai dans les escaliers. OK?

– OK, dit Catt-bis en ouvrant la fenêtre. Merci.

Nous suivrons N'a-qu'un-Ceil, et tant pis pour le romanesque. Il marchait d'un bon pas. Encore une amphibologie. Intervint le Jésuite :

- Vous n'allez pas au spectacle?
- Pas le temps, répond N'a-qu'un-Ceil sans s'arrêter.

L'autre le rattrape :

– Vous avez raison ! il approuve, lui emboîtant le pas. Une pièce obscène, selon toute vraisemblance.

– Ah ?

– *Possession fatale*, ça s'intitule. Je sais que le vocabulaire a des exigences, et qu'il convient d'appeler les choses par leur nom, mais un chat n'est souvent qu'un vulgaire matou. Qu'en pensez-vous ?

– Je n'aime pas les chats. Je ne peux pas les sentir.

– C'est un point de vue, concède le Jésuite. On prétend que ce sont les tempéraments dominateurs, voire les dictateurs, qui détestent les chats. Personnellement, ce sont les chiens. Mais je n'ai jamais pu déterminer quel trait de mon caractère cela révélait. C'est pourtant infernal. Une zoophobie. Je ne peux les voir, et ils me le rendent. Si je déambule où il y ait un chien, c'est semble-t-il, plus fort que lui : il jappe, il claboude, il aboie, me bondit dans les jambes, crachant et cherchant à mordre. J'ai toutes les peines à m'en défaire. Les petits primordialement. Les roquets. (Temps de galop muet dans un couloir. Le Jésuite s'essouffle :) Où allons-nous ? À ce train, je ne vous suivrai pas longtemps !

– J'espère, dit N'a-qu'un-Ceil. (Mais, devant l'air douloureux du Jésuite :) Accordé. Je consens à vous emmener si vous me jurez le secret.

– S'agirait-il de quelque besogne inavouable ? demande soupçonneusement le Jésuite.

– Qu'est-ce qui est avouable et qu'est-ce qui ne l'est pas? rétorque sceptiquement N'a-qu'un-Ceil. Vous jurez, ou vous partez?

– Je veux bien. Où allons-nous?

– Chercher une armure, répond N'a-qu'un-Ceil. Nous l'afficherons devant une porte.

– C'est donc une farce! s'écrie joyeusement le Jésuite soulagé. Je suis friand de farces! Quand j'étais au collège, j'ai peint des rayures sur le cheval du Général!

– Franquin?

– Non, rit le Jésuite. Le Général des Jésuites. Vous n'avez pas l'air très au fait?

– Vous savez, dit vaguement N'a-qu'un-Ceil, moi, les curés...

Devant la porte de la chambre de Chou-Baby, N'a-qu'un-Ceil se débarrasse en silence de son fardeau métallique.

– Est-ce à la fille du Général que nous faisons une farce? se renseigne le Jésuite. Je ne vois pas la sentinelle?

– Ça fait partie du scénario, dit N'a-qu'un-Ceil en grattant la serrure.

La porte s'ouvre. Paraît prudemment Catt-bis, et derrière lui, N'a-qu'un-Ceil devine Chou-Baby travestie. Le Jésuite et Catt-bis font chacun un bond en arrière en se reconnaissant:

– Ho! s'écrie Catt-bis repoussant la porte. Nous sommes trahis!

– Hé? s'écrie le Jésuite. Que se passe-t-il?

N'a-qu'un-Ceil l'entraîne à l'écart dans une encoignure:

– Fermez ça! Vous avez juré!

– Mais, dit le Jésuite, que fait ce...

– C'est une farce! gronde N'a-qu'un-Ceil. Vous avez juré!
Silence!

– Ma conscience! s'écrie le Jésuite. Je puis avoir juré et

m'en repentir, ceci n'exclut pas cela. D'ailleurs, je n'ai pas à proprement parler «juré». À votre question «vous jurez ou vous partez», rappelez-vous, je répondis «je veux bien». Cela pouvait vouloir dire que je...

N'a-qu'un-Œil gémit dramatiquement :

– Ça me fait braire! Ça me fait iotacismer! Piour iune fois quie jie rrigiole aviec iun Jiésuite!

– Ça me trouble, moi, dit le Jésuite, de penser que ma conscience puisse m'amener à accomplir le contraire de ce qu'elle devrait dogmatiquement me dicter. La situation est tragique.

– Je ferais mieux de vous taper dessus, réfléchit N'a-qu'un-Œil.

– Ce ne serait pas une solution. Encore que ça me tirerait provisoirement d'embarras, et que le martyr ne m'effraie point.

– Pour la dernière fois, menace N'a-qu'un-Œil, vous vous taisez?

– Je n'ai pas le choix, calcule le Jésuite. Mais je réproouve...

– En silence!

Et retour à la porte. N'a-qu'un-Œil gratte et regratte. Rien. Pousse la porte, rien encore. La fenêtre est grande ouverte sur le balcon, et N'a-qu'un-Œil se précipite; la corde se balance, et dans la rue décroît le bruit de galopade. N'a-qu'un-Œil se retourne vers le Jésuite, qui, atterré, vient de découvrir la sentinelle endormie et ligotée derrière l'armoire :

– Bon, conclut N'a-qu'un-Œil, je vais au théâtre. Venez-vous?

Un père.

C'est aux alentours de cinq heures que Francoquin s'en fut chez sa fille, dans l'intention de l'éveiller, de lui faire ses premiers adieux, dans une réconciliation sans excès. S'étant rasé, vêtu, mais sommeillant encore, il parvint à la porte :

– Salut, dit-il au passage...

Il ne réalisa le silence de l'homme en faction qu'une fois la porte ouverte sur le lit vide et la vraie sentinelle attachée dans un coin. Un long moment, il fut sans voix. Puis, se ruant à la fenêtre il voit la corde, tourne la tête, égaré, regarde le billet sur la table, s'en empare en tremblant, les yeux remplis de larmes, le lit vingt fois sans comprendre, et balbutie: « Chers Père et Mère, J'aime Catt-bis Cyclopus de toute mon âme. Je ne puis me résoudre à gâcher ma vie en me séparant de lui. Nous allons nous marier. Quand vous trouverez ce mot, j'espère que vous n'aurez pas trop de peine. Pensez à votre fille qui est heureuse, et le sera parfaitement quand elle pourra de nouveau vous embrasser sans avoir à pleurer l'époux qu'elle s'est choisi. Votre fille chérie, Chou-Baby.» Francoquin tombe dans le fauteuil, pleure en silence. Thérèse, en peignoir, qui arrive dans le but d'embrasser sa fille elle aussi, trouve la porte béante, la sentinelle s'efforçant d'arracher le bâillon qui l'étouffe, son mari affalé dans le fauteuil, inerte. Elle pousse un cri :

– Où est Chou-Baby?

Défait, décomposé, il lui tend le billet. Elle s'approche craintivement, mains tendues, parcourt le billet, le relit, le laisse choir d'émotion :

– Chou! Chou-Baby! elle crie. Ma fille!

Elle s'élançe, court dans le couloir, Francoquin l'entend hurler et pleurer, des portes s'ouvrent. Bientôt N'a-qu'un-Ceil et Mistress apparaissent les premiers, sans parler. Mistress ramasse le billet, le lit, le pose sur la table, pendant que N'a-

qu'un-Ceil délivre le soldat. Mistress reste debout près de Francoquin qui semble rêver. Hélène se tient dans la porte :

– Que se passe-t-il ? s'enquiert-elle à voix basse...

– Sa fille s'est enfuie, répond doucement Mistress comme dans la chambre d'un malade...

Francoquin tourne ses regards vers le lit, se soulève...

Peter entre, hésitant, se décide :

– M^{me} Heintzbrück et Zelma sont au chevet de votre femme...

Francoquin se lève, absent. Hélène prend connaissance du billet à son tour, tandis que N'a-qu'un-Ceil et Mistress laissent pendre leurs bras, inutiles...

– Ma fille... commence Francoquin d'une voix brisée, et soudain il éclate en sanglots, des sanglots violents, irréguliers.

Mistress Mary esquisse un geste de réconfort, se retient...

– Asseyez-vous, dit-elle, asseyez-vous ?

– Ma fille, répète Francoquin sans répondre – a-t-il entendu ? – Ma petite fille... Pourquoi ?

Hélène repose le billet sur la table :

– Elle l'aime, plaide-t-elle doucement. Elle est heureuse...

– Ma fille... répète Francoquin le regard fixe et les joues humides... Ma petite fille... Pourquoi...

Chez les Cyclopus. La demande.

En entendant galoper le cheval, Hyn se dresse. Il est devant la porte close du camp, dans le petit matin brumeux. Voici Francoquin qui talonne sa monture et la cabre !

– Je vous attendais, dit Hyn calmement, saisissant la bride du cheval.



– Où est ma fille? rauque Francoquin. Ma fille! Où est Chou-Baby?

– Descendez de cheval, dit Hyn. J'ai à vous parler. De votre fille précisément.

– Vous avouez! Où est Chou-Baby?

– Descendez de cheval.

– Où est Chou-Baby? Où est-elle?

Hyn marche lentement sous bois. Il se tourne vers Francoquin sans s'arrêter. Ils marchent.

– Général, dit Hyn, nous parvenons vous et moi à un âge réputé solide. Mais la vie assène de furieux coups à tout âge, et nous y sommes d'autant plus vulnérables que nous ne le paraissons pas. On vous l'a dit sans doute, la femme que j'aimais m'a quitté. J'ai souffert. Je souffre encore sous une autre forme. Aujourd'hui, c'est votre fille qui vous abandonne, courant vers ce qu'elle appelle l'amour et la liberté. Ne protestez pas, laissez-moi parler. Votre fille est partie par amour, et elle a la chance que mon jeune frère en soit réellement épris. Si elle pense être heureuse « par » un homme, Catt-bis est cet homme. Croyez pourtant que dans la mesure de mes moyens, je me suis montré hostile aux projets de mon frère.

– Heureux de vous l'entendre dire! s'écrie Francoquin. Le salaud!

– Ne parlez pas de la sorte; mon frère n'a rien d'un salaud, et si vous n'étiez pas aveuglé par la douleur, légitime, de « perdre » une jeune fille que vous chérissez, vous en conviendriez volontiers. Si je me suis opposé à ses projets, voyez-vous, ce n'est pas pour des raisons de bonne morale. Mes raisons ressemblent aux vôtres. Je me trompais, sans doute, mais je pensais que votre fille ne saurait convenir à mon frère. Pour

lui, je souhaitais une fille forte, active, décidée, plus à l'image en fin de compte de celle que j'aimais. Les vues que nous composons, les vœux que nous formulons un peu dictatorialement pour ceux que nous aimons, ne correspondent pas à leurs désirs propres. Je me suis heureusement aperçu que mon frère était libre, et qu'il avait raison.

– Ah vous trouvez!

– Ne soyez pas agressif. Il a raison parce que c'est son choix, pas le mien. D'ailleurs, maintenant que j'ai conversé longuement avec la demoiselle, je sais qu'elle va changer parce qu'elle est suffisamment riche pour changer, et je crois qu'elle me plaira comme si je l'avais moi-même choisie pour lui...

– Très flatté. Où est Chou-Baby?

– Je lui ai parlé longuement hier soir, dit Hyn cueillant une poignée de myrtilles. Je voulais être certain qu'elle ne se laissait pas aller à une rêverie poétique, comme c'est souvent le cas chez les donzelles, surtout « bourgeoisement » éduquées. Ils s'aiment.

– Ça je m'en fiche bien! Je suis venu chercher ma fille.

– Ils s'aiment. Ils se conviennent. Qu'y puis-je? Qu'y pouvez-vous? Je suppose que vous avez de bonnes raisons de protester? Une union avantageuse en vue?

– J'aurais voulu la marier plus fastueusement, oui, dit Francoquin. Votre frère, me plaît plutôt, je l'admets. Mais Chou-Baby est une enfant...

– Elle a vingt ans révolus, dit Hyn. Ce n'est plus une enfant. Quand nous avons formulé les premières thèses de la révolution, voyez-vous, Catt-bis avait à peu près dix-huit ans. Il a librement choisi d'être à nos côtés. Il avait assez d'intelligence déjà pour décider gravement de soi-même. Il a un bel avenir. Depuis longtemps je crois qu'il... Cela n'a pas d'importance pour l'instant à vos yeux. Hier soir, après que je leur

ai parlé, ils sont allés chez eux, comme mari et femme, et je ne m'y opposai pas.

– Ils...

– Ils ne sont pas mariés selon vos coutumes. Catt-bis, pas plus que moi, ne croyons en une divinité quelconque. Cependant, Catt-bis est prêt, pour l'amour de Chou-Baby, à légitimer leur union, comme vous le voudrez.

– Ils...

– Je vous demande officiellement la main de votre fille pour mon frère.

Francoquin vient d'écraser entre ses doigts une poignée de myrtilles inconsciemment cueillies, et le jus ruisselle, comme du sang. Ses yeux s'embuent.

Derrière la vitre d'une fenêtre, au premier étage, un visage apparaît. La fenêtre s'ouvre, et Chou-Baby regarde son père en silence. Il est en bas, près de Cyclopus Hyn, assez petit finalement, un peu tassé. Chou-Baby esquisse un geste et disparaît à l'intérieur de la pièce.

Chou-Baby et Catt-bis descendent lentement l'escalier de bois, et s'arrêtent. Francoquin tend des bras tremblants, et Chou-Baby s'y précipite, pleure et rit...

– Chou-Baby, dit Francoquin lui caressant les cheveux, pourquoi as-tu fait cela? Pourquoi?

– Père, dit Chou-Baby amenant Catt-bis par la main. Voici Catt-bis. Nous nous aimons.

– Je sais, dit Francoquin. Je sais. Ta mère...

Chou-Baby s'alarme. Francoquin s'assied, balayant tout de la main, appréhensions, discussions...

– Monsieur, lui dit Catt-bis, j'aime Chou-Baby. Je veillerai sur elle comme sur moi, plus peut-être. Je vous demande sa main...

– Il serait temps, fait Francoquin...

– Père? s'écrie Chou-Baby à ses genoux. Donnez-nous votre accord?

Francoquin regarde sa fille, la relève:

– Lève-toi. De toute façon, mon accord...

– Père?

Francoquin lui caresse la joue:

– Gamine. Sale gamine...

– Père?

– C'est l'accord de ta mère qu'il vous faut... Le mien...

– Tu nous le donnes?

– Je n'ai pas le choix, constate Francoquin. (Chou-Baby se jette dans ses bras, assise sur ses genoux, l'embrasse fougueusement sur les deux joues. Il perd l'équilibre et manque choir de sa chaise avec elle :) Holà! Doucement, sauvageon! (Il rit, détendu, s'adresse à Catt-bis :) Est-elle aussi véhémence au lit?

Catt-bis sourit, embarrassé. Chou-Baby rougit, se relève:

– Père! dit-elle sur un ton de reproche...

– Quoi? fait Francoquin. J'ai fait l'amour avant toi. (Puis à Catt-bis :) Au moins est-elle saine?

– Vous faites un beau jeune couple, reconnaît Francoquin. Mon revolver, je comptais bien lui céder la parole. La vie ne coïncide pas toujours avec nos plans et, cette fois, vous en avez le bénéfice. Si je vous avais trouvés il y a une heure, vous étiez bons pour le jeu de massacre.

– C'est pour éviter cela que je vous attendais, intervient Cyclopus Hyn.

– Sais-tu, père, annonce Chou-Baby, Catt-bis va m'apprendre à monter à cheval, à tirer...

– Quand je pense, soupire Francoquin, à l'argent que je dépense pour qu'un Jésuite lui apprenne à couper les cheveux en quatre!

– À propos? dit Francoquin. Mistress Mary était-elle au courant de tes projets d'évasion?

– Non, répond Catt-bis pour Chou-Baby déconcertée. J'ai tout arrangé seul.

– Ouais, dit Francoquin qui n'est pas dupe. C'est bon à savoir.

– Père! supplie Chou-Baby. Mary est ma seule amie! Je veux dire Mistress Mary. Je ne voudrais pas que...

– Je ne suis pas un anthropophage! prétend Francoquin indigné.

– Général, dit Hyn, nous avons examiné hier soir votre proposition. Il y a du tirage. Toutefois, les liens qui vont s'établir entre nous ne manqueront pas d'inspirer confiance aux irréductibles – c'est-à-dire Fédor. Je vais faire prévenir Fédor

et Double-Mouche que la réunion prévue pour ce matin aura lieu au palais. Allons dès maintenant demander la main de la demoiselle à sa mère.

Dehors, N'a-qu'un-Ceil, Slim, Labosse, Max, et Requiem, à cheval, attendent.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? dit Francoquin.

– Tu es parti tout seul, explique N'a-qu'un-Ceil... Nous avons cru...

Les cavaliers traversent la ville qui s'éveille. Francoquin met pied à terre devant le palais, Hyn l'imité...

– Heu, glub, dit Francoquin prudemment, il vaut mieux que j'aïlle en éclaireur ?

Francoquin frappe et entre. Sa femme est étendue dans son lit, et demande en soufflant, mourante :

– Chou-Baby ?

Francoquin sourit, rassurant :

– Asseyez-vous, Thérésa. (Il lui installe les coussins dans le dos.)

– Merci, souffle-t-elle. Où est Chou-Baby ?

– Dehors, glub. Elle va bien.

Thérésa soupire, soulagée :

– Tant mieux. Il ne lui a pas... ?

– Ma foi, heu, glub, gasp. (Francoquin attire une chaise :) Nous nous montrâmes égoïstes, car en somme, heu, glub, sob, Chou-Baby est une femme désormais, regardez-la. Elle aime, vous savez. Glub. Si, si.

– Que me contez-vous là? dit Thérésa. Quel est ce langage? Est-ce que ce voyou lui aurait...? Répondez! Répondez, Joaquin Alvarez, je vous somme de répondre!

– Bah. Il ne lui fit que ce qu'elle espérait. Je vous pose une question: avons-nous le droit de sacrifier notre fille à...

– Silence! Ne me faites pas perdre patience! Expliquez-vous!

– Bon, dit Francoquin décidé: Cyclopus attend sur le parvis pour vous demander la main de Chou-Baby et le reste...

– Quoiii? crie Thérésa. C'est ainsi que vous allâtes la «récupérer»? menteur! Serpentithèque! Sélénite! Que c'est beau la force! La puissance! Vous allez voir! Vous allez voir! Je la récupère en deux temps! Ah oui? C'est ça votre récupération? Crocodicille! Caduc! Taisez-vous! Plus un mot! Quant à votre Cyclopette...

– Mais Thérésa...

– Dehooors!

Il bondit à la porte alors que, s'étant munie d'oreillers, elle ouvre le feu selon les plus nobles conventions de l'exécution sommaire. Il fuit et elle pleure.

– Père? s'alarme Chou-Baby.

– Elle proteste, explique Francoquin. (Et à Hyn:) Elle refuse d'entendre parler de vous.

– Je suis venu, dit Hyn, précédez-moi?

– C'est risqué, avertit Francoquin.

Francoquin frappe et entre, essuie une pantoufle à bâbord, et ressort en fermant la porte aussitôt.

– Ouvrez, ordonne Hyn calmement.

Il se présente dans l'encadrement au moment où arrive un vase en tir tendu, mais avant que Thérèse ait réalisé que ce n'est pas Francoquin qui sert de cible, il sort son colt et fait feu. Le vase éclate juste devant lui et Thérèse pousse un grand cri ! Le silence subit fait apparaître Francoquin dans l'entrée :

– Est-elle morte ? il demande.

– Madame, dit Hyn, j'ai à vous parler.

– Heu. Oui. Oui. Je vous en prie, fait entendre Thérèse, s'asseyant dans son lit. Heu. Asseyez-vous. Excusez le désordre. Vous comprenez. Prenez un siège ?

Il la prévient tout de suite :

– Je ne m'étendrai pas.

– Mon frère... commence Hyn...

– Votre frère ?

– Aime follement votre demoiselle, et il est follement aimé d'elle. Je viens vous prier de consentir à leur union.

– Heu. Vous comprenez.

– Je devrais faire ma demande en gants blancs ? dit Hyn.

– Les voilà ! annonce sonorement Francoquin du couloir, et Catt-bis et Chou-Baby font leur entrée avec lui.

– Catt-bis, dit Hyn, présentez des excuses à Madame pour l'enlèvement de son enfant, et vous, jeune femme, sollicitez le pardon de votre mère.

– Madame, récite Catt-bis, nous vous prions de bien vouloir nous pardonner. Nous n'avons pas songé à la peine que nous causerions.

– Maintenant, la demande! dit Hyn.
– Madame j'ai l'honneur, j'ai l'honneur de vous demander de m'accorder la main de votre fille – excusez-moi c'est la première fois.

Un silence. Thérèse regarde sa fille, attendrie:

– Chou-Baby? Tu l'aimes donc?
– Oui, mère.
– C'est fou ce que ça va me vieillir! s'affole Thérèse. C'est effrayant!

Réunion. Décisions graves. Cyclopus Hyn mène le jeu.

Chacun de son côté, Fédor Yashpoutine et Double-Mouche arrivaient.

– Je me marie, leur annonce Catt-bis dans le couloir.
– Condoléances, dit Double-Mouche cigare aux dents. Tu aurais été plus avisé en prenant une maîtresse: on en change quand on en a marre.

Dans l'escalier qui mène chez Francoquin, Double-Mouche parle :

– Prof a fait une découverte.
– Laquelle? demande Catt-bis.
– Une espèce d'engin à lancer. Ça semble intéressant.
– C'est au point déjà? s'enquiert Hyn.
– Prof le prétend. Il procède aux expériences ce matin.
– De quoi s'agit-il? se renseigne Francoquin.
– D'un engin. Ça se lance comme un caillou et ça explose.
Théoriquement.
– Za marchera, dit Fédor. Pas zeulement en théorie.

- Qu'est-ce que tu en sais? lance Double-Mouche.
- J'ai dezziné le projet inicial.

Chez Francoquin commence une conversation aride:

– Général, dit Hyn, nous avons longuement commenté votre proposition. Comme je vous en ai fait part, Fédor estime que la confiance que nous pouvons vous accorder doit être très «contrôlée». Il a raison en ce sens que vous n'êtes pas votre maître; et par suite, vous aider à devenir puissant sans garanties pour nous lui semble une grave erreur. À nous aussi, je l'avoue. Cependant, le prochain mariage de Catt-bis éclaire un peu la situation, surtout quand on sait à quel point vous chérissez votre fille. Fédor?

– Je ne zuis pas contre le projet. J'exige des garanties. J'entends que des accords zoient préalablement établis, et pour commenzer au zujet du projet en queztion. Je me réjouis du mariage de Catt-bis, je lui en fais compliment, mais la politique n'est pas la noze, et zi nous devons entrer en fianzailles avec le général Franquin, il faut que ze zoit pour quelque chose. Comme, en ze qui me conzerne, je ne zurprendrai perzonne en disant que ze n'est pas la pazzion, parlons du contrat de mariage.

– Messieurs, dit Francoquin, je suis conscient de la justesse de vos arguments, et j'apprécie votre franchise à mon égard. Mais l'automne est la saison des pluies. Il pleut déjà peut-être à la frontière. Si nous voulons anéantir les bandes contre-révolutionnaires...

- Réactionnaires, coupe Fédor.
- Si vous voulez. Si nous devons les anéantir il faut agir

vite, par surprise, sans permettre à l'Empereur alerté de « m'aviser » qu'elles sont à sa solde. Tout doit s'accomplir en trois jours maximum.

HYN. – Fédor ?

FÉDOR, lisant ses notes. – Un: qu'entendons-nous par «anéantissement» des bandes réactionnaires? Deux: que faire des prisonniers? Trois: qui commanderait l'expédition? Quatre: attitude envers les Mezzieurs?

DOUBLE-MOUCHE, applaudissant. – Lorsqu'il parle il me remue!

– Pour le point 4, dit Francoquin, je puis avancer un embryon de réponse. Les Messieurs dépêcheront certainement un émissaire de taille, et «vous» leur parlerez... de ce qui vous concerne.

– Il y a des problèmes qui ne nous concernent pas? fait naïvement Double-Mouche.

– Oui, répond Francoquin. Avant que tu n'abattes Nez-de-Suce, il m'a parlé d'un vague complot. Ça intéressera ces Messieurs du point de vue politique intérieure...

– Et que comptes-tu tirer de ce puits?

– Des pouvoirs. De l'argent. Bref.

– Alors cela pourrait nous concerner, évalue Double-Mouche. Attention où tu poses tes grands souliers.

– Je ne suis pas fou. J'espère obtenir le maximum par tous les moyens, voilà tout. Vous m'avez mal compris.

– Certainement, dit Hyn. Réglons le point le plus banal en apparence et pourtant le plus délicat. Le reste en découlera. Le numéro 2: les prisonniers. Votre avis, Général Franquin?

– Une distinction s'impose, il me semble, entre vos compatriotes, traîtres, et les miens, mercenaires.

– Tu n'es pas «censé» savoir qu'ils sont tes compatriotes, tu oublies? s'amuse Double-Mouche allumant un nouveau cigare.

– C'est un prétexte, fait remarquer Francoquin, être « censé » ou non car...

– Exact, coupe Fédor. Un prétexte. Que « vous » avez choisi d'exploiter.

– Oui, admet Francoquin. Mais jugeriez-vous des mercenaires comme des traîtres ?

– À coup sûr. Zi je commandais.

– Qui commandera ? demande Francoquin.

HYN. – Fédor.

FRANCOQUIN. – Pourquoi lui ?

HYN. – Parce que, moi absent – je reste ici, il y a trop à faire – Fédor est le seul en mesure de donner un ordre admis « sans discussion » par les trois APL. Je ne « nomme » pas de Commandant en Chef. Vous, Général Franquin, Double-Mouche, Fédor, Slim, et Catt-bis, aurez voix égale. Mais si vous concevez des plans de combat, c'est à Fédor qu'il faudra les soumettre : il est le seul à pouvoir les faire appliquer rapidement.

– Bon, dit Francoquin. Quand partirons-nous ?

– Ce soir. Nous constituerons trois détachements munis d'un armement léger, de cent hommes chacun, et commandés respectivement par Double-Mouche, Catt-bis et vous Général, et Fédor. Vous voyagerez une partie de la nuit. Vous vous reposerez au matin. Vous devriez accrocher l'ennemi demain après-midi.

– Aurons-nous l'appui des Indiens ?

HYN. – Leur neutralité. Je remettrai pour eux un message à Slim. D'autres questions ? (Il se lève, on l'imite.)

– Oui, dit Catt-bis. Quand est-ce que je me marie ?

Chou-Baby et les lesbiennes.***M^{me} Heintzbrück passe à l'offensive.***

Alors que se tenait cette importante réunion, Chou-Baby était entrée dans le mystérieux placard, avait silencieusement fait coulisser la porte paroi, était montée au grenier. Elle allait, heureuse et pensive. Un bruit vague et léger vint troubler sa méditation, et comme elle se présente dans la porte, un spectacle inopiné la cloue sur place sans un son. Sur le vieux lit à baldaquin, M^{me} Heintzbrück et M^{me} de Wagerstein, nues absolument, s'affairent, accouplées. Elles n'ont rien entendu.

Elles s'embrassent à pleine bouche, à pleine langue, vautreées, seins contre seins, ventre à ventre, cuisses mêlées. Chou-Baby est saisie. Des vêtements traînent sur les vieux meubles, à terre, une robe est suspendue à un tableau, l'autre est jetée sur le cheval de bois verni. Les deux femmes bourdonnent. M^{me} Heintzbrück faisant volte-face par-dessus Zelma, se met en position pour la lécher, sans cesser un instant de la palper, d'être palpée par elle, se soulevant légèrement afin que pendent lourdement ses seins dans les paumes fébriles de sa partenaire aux cuisses frémissantes et crispées, et soudain s'écrie :

– Ho!

Et comme Zelma pivote, Chou-Baby se sauve en courant!

– Chou-Baby! Chou-Baby! crie M^{me} Heintzbrück sautant du lit, courant nue derrière elle...

Chou-Baby reprenait ses esprits en courant. Elle fut devant l'appartement de Mistress, et machinalement frappa. Les deux femmes s'embrassèrent :

– J'ai appris la bonne nouvelle, dit Mistress. Je vous félicite. Entrez?

– Je viens de voir une chose laide, dit Chou-Baby tandis que Mistress referme la porte. Laide.

– Qu’avez-vous vu ? sourit Mistress. Asseyez-vous ?

Elle s’assied elle-même dans un fauteuil, croise les jambes, les dénudant, rabat son peignoir.

– J’ai surpris deux femmes, dit Chou-Baby. Entre elles. Nues. M^{me} Heintzbrück et M^{me} de Wagerstein. Vautrées. Nues. Dans un grenier. Un grenier peuplé de vieilleries charmantes, où Catt-bis m’avait introduite... C’était un secret...

Quand M^{me} Heintzbrück rhabillée, ayant frappé, entra, Chou-Baby sursauta !

– Excusez-moi, dit M^{me} Heintzbrück à Mistress. Je voudrais parler à M^{lle} dom Franquin. J’ai frappé chez elle, mais...

C’est une invitation à se lever, mais Chou-Baby ne bouge pas, obstinément :

– Je... Je préfère rester ici, dit-elle.

– Je n’ai jamais mangé personne, dit M^{me} Heintzbrück avec un engageant sourire...

– Je vous laisse, offre Mistress en se retirant. J’ai à faire à côté.

– Mon enfant, prononce aimablement M^{me} Heintzbrück en prenant Chou-Baby par le bras pour l’asseoir, et s’asseyant elle aussi, vous venez par hasard de nous surprendre, M^{me} de Wagerstein et moi...

– Que faisiez-vous dans mon grenier ! Que voulez-vous ?

– Ne soyez pas agressive, enfant, dit doucement M^{me} Heintzbrück. Ceux qui nous guidèrent dans ce grenier n’avaient pas précisé qu’il vous « appartient »...

– Que voulez-vous? répète un peu peureusement Chou-Baby.

– Vous parler. Qu'une femme éprouve de l'amour pour une autre femme, il n'y a pas de quoi damner le plaisir sexuel! Cela concerne ces deux femmes, vous ne croyez pas? Que vous nous ayez surprises ne vous donne pas droit de juger? Pourquoi vous êtes-vous enfuie comme une sottte?

– C'était...! Comment pouvez-vous commettre...! Comment!!!

– N'exagérons rien. Vous avez vu deux femmes nues, je suppose que ce n'étaient pas les premières. Nous faisons l'amour: y a-t-il matière à hurler? Bien que nous n'ayons plus, M^{me} de Wagerstein et moi, l'âge des tendrons, nous sommes encore «visibles» je pense. Vous êtes excessivement émotive.

– Pourquoi vous justifier si cette horreur ne concerne que vous? argumente Chou-Baby.

M^{me} Heintzbrück soupire:

– Nous n'aimerions pas que l'affaire s'ébruitât, comprenez-vous? Nous ne nous sentons pas coupables, car nous sommes amoureuses l'une de l'autre. Vous ne vous êtes pas sentie coupable en fuyant cette nuit avec un homme, chère enfant? Pourtant, vous engagiez votre famille, lorsque nous n'engageons que nous. Zelma hélas vient d'essuyer un grand malheur – vous savez? Le Banquier? Il s'est suicidé. Jeté de cette fenêtre ou de la fenêtre voisine je ne sais exactement. La pauvre...

– M^{me} de Wagerstein semblait consolée sans scrupule, mord Chou-Baby.

– Ne soyez pas cruelle, et sottte, dit M^{me} Heintzbrück sans se fâcher. Zelma et moi nous nous aimions avant la mort du Banquier. D'ailleurs, il le savait...

– Et ne protestait pas? Vous mentez.

– Pourquoi aurait-il protesté? Son orgueil n'était pas en

cause: je suis une femme. (M^{me} Heintzbrück hoche la tête:) Vous ignorez tout de la vie, son élasticité, sa complexité. Un jour, peut-être, vous me comprendrez. Je vous souhaite d'avoir envie d'aimer une femme, par curiosité, pour le plaisir, pour un éventail de motivations. (Chou-Baby rit.) Riez, enfant. Vous êtes au bord de nous crier des injures à Zelma et à moi-même, parce que, ingénue, vous nous avez surprises au paroxysme de nos rapports amoureux. Mais méditez ceci: on ne prend pas un train qui roule déjà vite. On le prend à l'arrêt. Après, il accélère, et quand vous ne vous souciez plus d'être son passager, il vous emporte...

– Que voulez-vous dire?

– Si cela vous arrive, vous ne vous en apercevrez pas, presque pas. Quelques attouchements suffiront, quelques regards parfois, et puis, davantage, et encore, et encore, et vous en exigerez encore plus. Votre train prendra de la vitesse. Nul doute alors que pour un éventuel observateur naïf, vous serez atroce, etc. Je ne veux pas me justifier, je le répète, car je suis libre. Je veux vous convaincre de ne pas bavarder, parce que la foule est prête à cracher comme un cobra. Zelma et moi sommes amant et femme en nos accouplements qui vous sont monstrueux. La sagesse pour vous consiste à vous taire. Vous comprendrez plus tard.

M^{me} Heintzbrück se lève. Chou-Baby la regarde et détourne les yeux...

– Vous avez peur de moi? demande M^{me} Heintzbrück souriante. Vous ne pouvez plus me regarder en transparence, comme si je n'existais pas?

– Je ne vous vois pas comme avant, convient Chou-Baby. Je vous ai vue...

Elle se tait. M^{me} Heintzbrück hoche la tête:

– Un détail change souvent notre façon de voir, et en parti-

culier les gens. Surveillez-vous donc ? Vous vous apercevrez que votre comportement naturel va bien plus loin que vous pensez.

– Que voulez-vous dire ?

– Au revoir, dit M^{me} Heintzbrück toujours souriante, et elle sort.

Saisie, Chou-Baby retrouve Mistress allongée sur son lit, et lisant.

– L’entretien est terminé ? s’enquiert Mistress en refermant son livre. Ne faites pas cette tête ! Cette dame ne vous a pas assaillie, je suppose ?

Elle s’assied, croisant les jambes, rabattant son peignoir, désigne un siège à son élève.

– Madame Heintzbrück, dit Chou-Baby, affirme qu’on peut devenir comme elle sans s’en rendre compte. Qu’en pensez-vous ?

– Il y a deux jours, rappelle Mistress, vous n’étiez pas amoureuse.

– Ce n’est pas comparable, observe Chou-Baby. Je ne crois pas.

– Bien sûr. Mais M^{me} Heintzbrück ne vous donne que son avis. Rien ne vous oblige à le partager.

– Non, sourit Chou-Baby... Ce qu’elle prétend est effrayant pour moi, en tout cas. Quand elle est partie, je l’ai regardée et, malgré moi, presque sans y penser, j’ai baissé les yeux. M^{me} Heintzbrück m’a dit alors que si je réfléchissais à mon comportement je m’apercevrais qu’il va plus loin que j’imagine.

– Évidemment. Je vous caresse ou vous embrasse plusieurs fois par jour. C’est infiniment plus dans les faits qu’un cille-ment de M^{me} Heintzbrück. En ce moment, nous débattons de

questions érotiques. Notre conversation pourrait devenir à son tour érotique. La complicité la plus ambiguë pourrait s'établir. Si je revois en pensée votre arrivée dans « MA CHAMBRE », je vous ai dévoilé deux fois « MES JAMBES », et peut-être pis car j'ignore jusqu'où vous eûtes loisir de visionner ! (Mistress Mary éclate de rire, et Chou-Baby l'imité. Mistress se lève, la prend par le bras :) Ne vous condamnez plus à de pareilles réflexions. Si un jour vous vous sentez en ardent désir de prendre femme, il sera temps d'échafauder ! Pour lors, c'est un homme qui met votre cœur en musique !

Elles rient, reviennent dans la première chambre :

– Je vous poserais bien une question, dit Chou-Baby. Mais je voudrais être assurée d'obtenir une réponse franche...

– Posez votre question, dit Mistress. Nous verrons.

– Avez-vous eu déjà envie d'aimer une femme ou d'être aimée par une femme ?

– Oui, dit Mistress.

– Alors, demande Chou-Baby timidement, c'est un désir naturel ?

– Naturel est un mot dangereux, dit Mistress. Votre quête eudémonique vous entraîne à prêter aux mots un sens rigoureux, unique, voire à négliger l'imposant bagage qu'ils véhiculent – vous avez raison pour vous j'en conviens. Mais, que signifie « naturel » ? Ceci, à peu près : conforme à l'ordre de la nature. L'ordre. La nature. Que sont l'ordre et la nature, Chou-Baby, dans les rapports sexuels ? Rapidement, on s'aperçoit qu'une évidence explosive nous épie, que – si l'on fait sincèrement et lucidement abstraction des féodalités-carcans des morales ou des religions – tel rapport apparaît naturel aux uns, artificieux aux autres, et que le sens observable de « progression » chez l'individu est la « conquête » de l'« artificieux », soit l'« artificieux » conçu bientôt comme « naturel ». Il se mêle

donc à ces « problèmes » – que je hais ce mot! – des impératifs moraux, religieux, éducatifs, sociaux, etc., qui constituent autant de traquenards à la réflexion abstraite que vous suscitez.

– Nous bornerons-nous alors, demande Chou-Baby, à dresser un constat. Par exemple: *a)* le désir de femme semble exister chez beaucoup de femmes? *b)* l'idée de l'amour lesbien semble exister chez beaucoup d'hommes? *c)* rien « en » la femme ne s'oppose a priori à l'amour de la femme par la femme? *d)* les interdits sont d'ordre extérieur, et le plus souvent collectifs?

– Je ne discuterai pas les termes de votre constat, dit Mistress. Autre chose m'apparaît plus important: pourquoi dites-vous « nous bornerons-nous »? Le constat ne se suffit-il pas à soi-même?

– J'eusse préféré des conclusions.

– Vous les déposerez, dit Mistress. Tout constat vous engage.

– C'est ce que je redoute, je ne me sens pas assez armée. Je ne puis passer aisément du constat à la vie – car mon attitude est ma vie, n'est-ce pas? Lorsque je connaîtrai toutes les composantes...

– Je vous interromps, dit Mistress. Car tous vos actes conséquents sont accomplis sans cette parfaite connaissance de cause qui vous fait défaut. Vous n'avez pas, présentes à l'esprit, lorsque vous agissez, toutes les composantes – je reprends votre mot – de la situation dont votre acte est pour vous l'issue, ou un maillon. Vous les définissez peu à peu, mais déjà engagée. Tout ceci n'est évidemment valable qu'à la condition que vous ambitionniez d'être vous-même et libre.

– La liberté passe-t-elle par le refus des impératifs extérieurs?

– La liberté passe uniquement par où vous aurez choisi

qu'elle passe, dit Mistress. S'il y a des luttes collectives, pour la liberté, il n'y a pas de libertés collectives.

– Mais vous venez de dire que nous n'agissons pas en parfaite connaissance de cause? Comment alors concevez-vous que je choisisse?

– C'est dangereux, Chou-Baby, d'être libre. Audacieux. C'est souvent au-dessus de mes forces. Je suis vigilante et je fais de mon mieux. La liberté est un constant engagement et un constant réajustement des valeurs.

– Mais alors? Pouvons-nous concevoir qu'un jour je voie ma liberté dans une direction, et plus tard dans une direction opposée?

– C'est concevable. Encore que vous preniez des extrêmes, et que la liberté consiste aussi dans la mesure du possible à se réserver le choix futur. Mais votre image est valable, toutes proportions gardées. Il peut même se manifester chez un individu des revirements spectaculaires, pourquoi pas? Apparemment. Si un jour – honnêtement, et dans cette quête libertaire – vous hésitez à choisir une voie nouvelle alors que tout vous y porte, rappelez-vous que rien n'est pire que la soumission. Accorder ses pensées, ses propos, ses actes, n'est pas accorder ses pensées, ses propos, ses actes, à ses pensées, propos, et actes antérieurs. Et ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit! (Mistress rit.)

– C'est effrayant! médite Chou-Baby...

Préparatifs de mariage. Le Jésuite réticent.

– Asseyez-vous, Madame, invite Mistress. Je vous en prie.

– Je n'ai pas le temps, dit Thérésa. Chou-Baby se marie ce midi.

– Ce midi! s'écrient Chou-Baby et Mistress.

– Oui, vers midi. Des considérations politiques, militaires, font que... Bref. Ton père et ton fiancé, bientôt ton époux, partent en expédition ce soir.

– Ce soir? dit Chou-Baby tristement. Déjà?

– Ce sera un mariage sans éclat, soupire Thérésa. J'ai tout de même commandé des fleurs et un grand déjeuner. Mistress, je compte sur votre aide?

– Comptez sur moi. Qui va célébrer le mariage?

– Le Père Jésuite. Il n'y a que lui.

– Un Jésuite ne marie pas, prononce Mistress. Cela m'étonnerait.

– Mistress? Pourriez-vous arranger un voile pour Chou-Baby? Je vous procurerai la soie, le fil. Aurez-vous le temps?

– Je le trouverai. Je mettrai Filasse à contribution, c'est une merveilleuse couturière. S'il y a d'ailleurs des retouches à effectuer sur la robe...

– C'est une idée, dit Thérésa. Je lui ferais bien raccourcir ma robe rose.

Mistress Mary prend des mesures.

– Avec quoi écrivez-vous donc? s'enquiert Thérésa.

– Un feutre, dit Mistress. C'est un stylo à pointe imbibée.

– C'est bien ces stylos-là, dit aimablement Thérésa, quand ils ne marchent plus ils écrivent encore.

Avec Fédor Yashpoutine, Catt-bis arrive et s'adresse au Jésuite :

– Bonjour. Je me marie. Je n'ai pas besoin de vous et Chou-Baby pas davantage, elle me l'a dit. Sa mère est d'un avis contraire. Alors ?

– Monsieur, dit calmement le Jésuite, je suis Jésuite. Je ne puis rien pour vous. C'est comme si vous vous adressiez à un maraîcher pour l'achat d'une roue de bicyclette.

– Vous ne savez pas marier ? dit Catt-bis. Vous ne savez rien faire ?

– Vous posez deux questions à la fois, observe le Jésuite, dont l'une est pernicieuse, car si tous ceux qui ne marient pas, par déduction, ne savaient...

– Bref, dit Catt-bis. Nous mariez-vous, ou pas ?

– Je ne suis pas habilité à m...

– Ze type m'exazpère, dit Fédor Yashpoutine. Je te retrouve en bas.

Et il sort en claquant la porte.

– Ce Monsieur est sans doute athée lui aussi ? vérifie le Jésuite.

– Nous allons concubiner, menace Catt-bis.

– Vous ne ferez pas ça ! s'écrie le Jésuite.

– Nous allons nous en priver, dit Catt-bis.

– Vous n'en avez pas le droit ! s'exclame le Jésuite.

– Mariez-nous, dit Catt-bis.

– Je n'en ai pas le droit non plus, gémit le Jésuite.

– Enfin, plaide Catt-bis, tout est conclu, un bon repas est ordonné, et vous faites la fine bouche?

– Chou-Baby est croyante. Elle n'enfreindra pas la Règle. En tout cas, elle est mineure, et Dieu aidant elle a encore sa mère.

– Si je comprends bien, dit Catt-bis, Chou-Baby et moi ne pouvons transgresser la loi divine, et vous ne pouvez transgresser la loi de votre ordre. Dans votre optique, qu'est-ce qui est le plus grave?

– Si vous ne consentez pas à faire plaisir à la famille, dit Catt-bis, Chou et moi concubinons. (Il s'en va.)

– C'est vrai, interroge le Jésuite ébranlé, que vous allez...?

– De ce pas, assure Catt-bis la jambe en l'air.

– Si je vous marie, dit le Jésuite en craquant des doigts croisés, vous ne serez pas légalement mari et femme. Il faudra recommencer...

Espionnage?

Chez l'Espagnol, Hyn, Francoquin, Double-Mouche, Slim, et Labosse, étaient attablés devant une bière noire. Catt-bis et Yashpoutine entrèrent.

– Le Jésuite nous marie, annonce Catt-bis s'asseyant près de Francoquin. Non sans réticences. Il a reconnu n'avoir pas le choix.

– À ta santé! propose Francoquin buvant.

– J'ai cru abandonner ma matière grise sur le terrain, avoue Catt-bis.

– Je m'étonne que tu l'aies coincé, dit Labosse. Il crible les mots des idées. C'est sa spécialité.

– Sa limite, corrige Francoquin.

– Le fils du Juge est dans la zalle, souffle Fédor à Hyn. Je l'ai repéré en entrant. Avez-vous parlé de l'expédition ?

– Vaguement. J'ai donné des consignes à Slim et à son ami.

Fédor indique de la tête le coin gauche du saloon, s'adressant à Catt-bis :

– Big-Alik le connaît ?

– Il l'a fait surveiller. Oui. Ça n'a débouché sur rien.

– Qui ? demande Francoquin.

– L'Indien, dit Double-Mouche. Il est plus cultivé que toi. Il ne m'inspire pas confiance. Si je l'eusse vu, je l'eusse invité à prendre la porte. (Criant :) Hé ! L'Espagnol ?

– ¿ *Señor* ?

– Le fils du Juge : fous-le dehors !

Les pommes volantes.

– L'idée de Fédor, explique Prof, est au point. La Racine et moi avons solidifié le liquide détonant. Comme une gelée qu'on dépose sur un carré de tissu. Après, le tissu étant fermé en rassemblant les quatre coins par un nœud, on enfonce une mèche courte rigide dans la gelée. On y met le feu, et on lance. L'explosion se produit cinq secondes plus tard en moyenne. C'est bruyant.

– Tes pommes volantes, dit Double-Mouche, ne font-elles « que » du bruit ? Si nous y incorporions quelques clous ?



***Un repas de nocés qui manque tourner mal
mais finit dans la bonne humeur.***

Le Jésuite commit un sermon, et le thème – manichéen – fut une métaphore hardie: «Un mariage sans Dieu est un mauvais mariage mais il est plus facile, pour un cheval, de trotter sur trois pattes que sur deux béquilles.» Ensuite, Hyn s'étant excusé, ayant l'expédition à préparer (départ prévu pour 17 heures), les convives s'installent dans la salle des fêtes. Il y a trente-quatre couverts. On congratule les époux. On s'interpelle. Au bout des quatre tables ajoutées pour n'en former qu'une, trônent Francoquin, et Thérésa un peu émue. Leur faisant face, à une bonne douzaine de mètres, Catt-bis et Chou-Baby modestement voilée. On trouve, sur le premier côté à partir de Francoquin, dans l'ordre: Filasse, assombrie, Double-Mouche, La Guêpière, Le Boucher, Zelma, Prof, Poucinelle l'infante, N'a-qu'un-Ceil et Mistress, Bois-Mécréant le poète, Milady et Labosse, Frédégonde la doctoresse, Requiem, et la grosse Alberte. Sur le second côté, dans l'autre sens, partant de Chou-Baby: La Racine, un peu pâle dans une redingote ressortie de malle, La Bougresse, dont la robe rouge cerise attise les envies, puis Surgé, Feu-aux-Trousses affligée d'une rage de dents qui la réduit au silence complet, Ralph, Haricot déjà gaie, Méphisto, Conchita bouche bée devant son génie, Le Jésuite contrarié, La Flûte et Slim, M^{me} Heintzbrück semi-mondaine, Yashpoutine représentant Cyclopus Hyn, Falbala discrète, Big-Alik. Le rectangle est bouclé. Francoquin lève son verre aux jeunes mariés. On boit joyeusement. M^{me} Heintzbrück a le hoquet. Elle se pince les narines.

– C'est beau l'amour, soupire la grosse Alberte en essuyant une larme. Ça me chavire...

– S'il fallait tenir compte de tout ce qui te chavire! s'exclame La Flûte.

– Toi ta gueule! réagit violemment la grosse Alberte, le couteau brandi...

– Assis-toi! ordonne La Bougresse. Et parle poliment!

La grosse Alberte obtempère. Elle mange, le nez dans l'assiette, de la viande en sauce assortie de moutarde anglaise. Elle jure que la prochaine fois...

– L'amourr est la chosé la plous admirrablé dou mondé, déclare platement Méphisto...

– J'y suis indifférente, dit Frédégonde. Des échanges salivaires bactéricides, des froissements de muscles et de tissus plus ou moins adipeux. Tout cela me laisse froide. (À son voisin :) Pas vous?

– Bah, dit laconiquement Requiem.

– Eh bien, remarque Frédégonde, on peut dire que vous êtes laconique.

– Oui, des fois, acquiesce Requiem, j'ai laconique.

– La moutarde est-elle personnelle? demande N'a-qu'un-Œil à la grosse Alberte qui s'en beurre une tartine avec des pâtes au gruyère.

– Vous allez manger cela? demande Ralph d'un air inquiet.

– Les nouilles, ça donne de l'entrain! clame La Flûte.

Elle n'achève pas. La tartine lui atterrit sur la figure. Elle rue. Slim la retient et la débarrasse de la moutarde avec sa cuiller. L'incident menace de dégénérer. La Flûte parle d'«aplatir» la grosse Alberte qui rit à s'en rompre le corset...

– Taisez-vous! rugit La Bougresse dressée.

Rire tonitruant de la grosse Alberte. La Flûte a bondi, contourne la table, Catt-bis s'interpose:

– Je vous en prie... Pas aujourd'hui...

La Flûte pleure. Slim la rejoint, la réconforte, la ramène à sa place dans un silence consterné, qui se prolonge. Chacun mange consciencieusement des haricots verts, trie les fils.

Méphisto fait un louable effort :

– Vous connaissez l’historré dou gars qui se suicidé? Elle est bonné.

– Raconte, approuve Francoquin, sombre. Raconte.

– C’est un gars qui se désespère, commence Méphisto et l’on prête poliment attention. Il se pend. Passe un courré – excusez-moi Monsieur lé courré...

– Ce n’est pas un curé, c’est un Jésuite, hic, dit Haricot éméchée. Pas vrai?

– Je n’y comprends rien, confesse Big-Alik. C’était un Jésuite ou un curé?

– Dans l’historré, c’était un courré, dit Méphisto. Et ce courré dit au pendou de rédescendrré, et le pendou rédescend. Lé courré lui fait un sermon pour lui fairré honté dé son zeste...

– De citron, coupe Double-Mouche et chacun s’esclaffe.

Méphisto proteste :

– Ce n’est pas fini! Le pendou régrretté vivement. Le courré lui ordonné de méditer deux pazes de la biblé, et s’en va. Lé pendou ouvrré le livrré, et il lit « rrépens-toi » et il y rétourrné. Voilà.

– Elle n’est pas neuve, ton histoire, dit Le Boucher. Ça fait bien trois fois que je l’entends.

– Et celle du constipé qui va en consultation? lance N’a-qu’un-Ceil. Tu la connais?

– Cela dépend, répond Le Boucher. Il y en a beaucoup. Ce ne sont pas les constipés qui manquent!

– Qui vont chez le docteur? précise N’a-qu’un-Ceil.

– Ils ne vont pas chez l’otorhino! (Rires.)

– Moi je n’en connais qu’une, avoue N’a-qu’un-Ceil.

– Tu ferais mieux de te taire, souffle Mistress entre ses dents qui sourient fixement pour le parterre.

- Alors? s’impatiente Double-Mouche. Cette histoire?
- Mary trouve qu’elle n’est pas convenable, dit N’a-qu’un-Œil. Que Le Boucher la raconte.
- Je veux bien, dit Le Boucher. Laquelle est-ce?
- Celle du gars que le toubib y fout son doigt dans le cul, dit N’a-qu’un-Œil dans un langage barbare qui fait rougir la tablée.
- Je ne vois pas. J’ai beau inventorier mon répertoire.
- Mais si, s’énerve N’a-qu’un-Œil. Le patient est constipé et le docteur le libère avec l’index.
- Je m’étonne, intervient Frédégonde, qu’il pratique de la sorte. Ce n’est pas du tout la méthode en usage.
- C’est ce qu’on prétend dans l’histoire, explique N’a-qu’un-Œil tandis que Mistress, écarlate, s’efforce de manger indifférente. C’est une histoire.
- Qu’on attend depuis cinq minutes, rappelle Double-Mouche. (Il est occupé à verser de l’eau dans plusieurs verres, à des niveaux différents.) Que lui arrive-t-il à ton constipé?
- Il pousse un hurlement de douleur, dit N’a-qu’un-Œil. Alors sa femme rit et dit: ah, tu vois?
- Quelques rires. N’a-qu’un-Œil embrasse Mistress honteuse.
- Je la connaissais, annonce Le Boucher.
- Double-Mouche tape sur ses verres et produit de la musique:
- Joue-nous quelque chose? demande La Guêpière.
- Adresse-toi à Triple-Croche! conseille Double-Mouche.
- Et il se fait un grand silence. Tout le monde regarde Thérèse qui s’est dressée, consternée, pâle et la bouche ouverte:
- Je l’ai oublié, dit-elle enfin. Tout s’est conclu si vite. Que faire? Pensez-vous qu’on puisse décemment l’inviter maintenant?
- C’est délicat, juge La Bougresse. Il sera vexé.

– Voulez-vous que j’aïlle à sa recherche? propose Mistress.
Je lui expliquerai?

Elle repousse sa chaise.

– Je vous accompagne, offre Slim. Je sais où le joindre.

– Merci, soupire Thérésa. Montrez-vous diplomates...

Ils sortent. Silence.

– Pourvu que je n’aie oublié personne encore! s’affole Thérésa toujours debout. (Du regard elle effectue le tour de la table.)

– Ne vous tracassez pas, dit Prof. Triple-Croche comprendra.

– Je le souhaite, soupire Thérésa se rasseyant.

Mais voilà la volaille. Ho et Ha. Qui va couper? Les ciseaux échoient à Milady, M^{me} Heintzbrück, Le Boucher, Big-Alik, Ralph, et Prof, et le partage a lieu dans un brouhaha où il est nettement question de cuisses et autres hypotyposes égrillardes.

– Holà les jeunes! crie Big-Alik par-dessus la table. C’est le moment de vous éclipser!

– Je veux être le parrain du petit premier! revendique Double-Mouche.

– Et moi la marraine, dit Zelma. Surtout si c’est une fille. Que préférez-vous, Thérésa?

– Je n’ai pas hâte d’être grand-mère...

– Quand ça arrivé, fatalise Méphisto, ça arrivé.

– Il suffit de prendre des précautions, dit M^{me} Heintzbrück.

– Voire! doute Frédégonde. J’ai connu des femmes qui prenaient de nombreuses précautions inutiles.

– Elles utilisaient la poire à lavements? dit Milady soupçonneuse.

– Oui. La poire, l’eau glacée, les tampons, les capotes – enfin, pas elles. J’en ai même vu avoir un enfant en dépit d’un obturateur.

– Elles l’installaient incorrectement, dit péremptoirement

M^{me} Heintzbrück. Avec un diaphragme en bon état, à votre taille, et des crèmes employées à bon escient et dans les délais d'efficacité, il ne peut y avoir d'ennuis. C'est réellement ce qu'il y a de mieux.

– Non, dit Frédégonde. Il y a la ligature des trompes, si elle est pratiquée proprement, et la ménopause artificielle par ablation des ovaires. Évidemment, ces deux cas nécessitent une intervention chirurgicale.

– Je ne comprends pas, croasse tout à coup le Jésuite. La femme EST heureuse d'avoir un enfant. L'enfant EST le fruit de ses entrailles.

– Et ta sœur! lance véhémentement Filasse. (Et comme tout le monde la regarde, stupéfait par le ton :) Non mais c'est vrai! elle clame. Voyez-moi cette andouille bénite! Il n'est jamais sorti de sa soutane et il croit tout connaître! (Elle s'excite et se lève :) Moi je vous le dis: quand une saloperie pareille vous arrive il faudrait se noyer, se pendre, se... (Elle se met soudain à pleurer, et s'enfuit en courant. Silence pesant. Francoquin affiche un visage ravagé.)

– Décidément, ça va mal, constate Zelma dans le froid qui s'est abattu.

– Monsieur? demande M^{me} Heintzbrück à Méphisto pour faire diversion. Chantez-vous quelquefois?

– Non, répond poliment Méphisto. Harricot chanté très bien. Harricot?

– Je veux bien chanter, dit Haricot. À moins que vous préféreriez un numéro d'acrobatie?

– Oh! Oh! Oh! approuve-t-on de partout.

Haricot empoigne deux bouteilles par le goulot, les applique sur la table, monte sur sa chaise, et de là, en force, lentement, elle se plante la tête en bas, et ses jupes se retournent. Rires qui couvrent les applaudissements...

- De toute façon, dit la discrète Falbala, c'est son maillot...
- Regardez! s'écrie M^{me} Heintzbrück...

Haricot vient de lâcher une bouteille et conserve son équilibre sur une main! Applaudissements enthousiastes, battements de pieds! Bans! Haricot redescend ovationnée, salue en souriant. N'a-qu'un-Ceil lui sert une coupe de champagne...

– Cela doit exiger du travail? estime Prof pensivement, sa pipe à la main.

– Oui, dit Haricot. Il faut s'entraîner. Tout ce qu'on fait sérieusement est fatigant et nécessite beaucoup de travail.

– C'est bien dit, apprécie Prof. C'est très bien dit.

– Votre scène, hier soir, dit M^{me} Heintzbrück à Méphisto, celle où vous vous meurtrissez, était ahurissante. Hallucinante. Sauvage. Passionnelle.

– Vous connaissez votre métier, renchérit La Bougresse.

– Il répète souvent, explique Falbala.

Mais la porte s'ouvre: c'est Mistress précédant Slim et Triple-Croche. Le musicien salue avec bonhomie l'assistance, qui soupire, soulagée.

– Oh Monsieur, dit Thérèse se levant. Vous avez apporté votre violon? C'est une attention délicate qui nous touche tous. Comment me faire pardonner?

– Ce n'est pas grave, rassure Triple-Croche.

On l'installe entre Prof et Poucinelle, et il entame un exposé sur la mutation des ondes sonores en ondes de choc, et les problèmes posés par la catacoustique en salle. Prof le réfute. De sa place, La Racine participe à la discussion. Le Jésuite est très attentif. Une bouteille circule sous la table de main en main, partie de Méphisto. Elle parvient à N'a-qu'un-Ceil, que tout le monde regarde, sauf les quatre parleurs. C'est l'élixir de Méphisto. Il y a un papier autour du goulot, lequel spécifie « Pour le Jésuite », et, ce dernier s'opposant à La Racine sur un

point de détail, à savoir la percutance comparée sur un même instrument des accords mineurs et des quintes augmentées, N'a-qu'un-Ceil assure le service. On guette en silence. En s'entendant soudain parler, le Jésuite hésite, baisse la voix, se tait, se referme, saisit son verre par contenance, et avale. On attend. Pas longtemps. Le Jésuite jaunit, verdit, se lève, s'excuse et sort gravement, dignement, naturellement, quoique raide. La porte refermée sur lui dans le couloir, son pas se transforme en ruades. Un rire sonore secoue la table.

– Ça urge! s'écrie Big-Alik.

– Ça purge! s'écrie Labosse qu'on applaudit à cause du jeu de mots.

– C'est dé l'extraa, dit Méphisto. Quatre-vingts pour cent de verratré.

Zelma se tourne vers le musicien :

– Monsieur? Nous jouerez-vous quelque chose?

– Volontiers, dit Triple-Croche en se levant. C'est une mélodie pour les jeunes époux. Cela s'intitule « le bonheur ».

Il attaque. Il joue pendant quelques minutes, accélérant parfois, plus allègrement, et, sur une dernière note plus longue, apaisante, il s'incline, très applaudi. Catt-bis tape très fort sur la table. Chou-Baby se lève, un peu rouge, embrasse le violoniste sur les deux joues, spontanément :

– Merci, dit-elle. C'était très beau, très sensible. Merci...

– C'est vrai, dit Requiem larmes aux yeux. C'était bouleversant.

– Vous aimez la musique, vous? s'étonne Frédégonde alors que Triple-Croche se rassied pour le dessert.

– Et vous Monsieur? demande M^{me} Heintzbrück à Bois-Mécréant. Est-il exact que vous fassiez de la poésie?

– Non, Madame, dit Bois-Mécréant. Je suis poète.

– Où est Filasse? demande Mistress à N'a-qu'un-Ceil à voix basse...

– Elle est sortie tout à l’heure en pleurant, souffle N’a-qu’un-Œil.

Mistress va se dresser, mais il la retient par le bras :

– Reste assise, trésor, dit-il. Elle est enceinte ?

– Ooui, reconnaît Mistress très bas...

– Laisse-la, conseille N’a-qu’un-Œil. Tu la verras quand elle aura pleuré. Tiens ? Bois un peu pour me faire plaisir ?

Pendant ce temps, Bois-Mécréant est pris à partie comme une carcasse par des vautours-papes :

– Une noce, lance Surgé, c’est l’occasion de déballer tes bandes dessinées !

– Lis, intervient Fédor gravement. Ne t’occupe pas des fâcheux.

– C’est que, hésite Bois-Mécréant, je n’ai pas composé d’épithalame. Je n’ai pas eu le temps...

– Nous te remercions pour l’intention, dit Catt-bis. Lis-nous un autre poème ?

Bois-Mécréant repoussa sa chaise, plutôt réticent :

– Mon travail sort de l’ordinaire, s’excuse-t-il timidement. Je n’aime pas la poésie. Je ne la comprends pas. Je préfère écrire...

– Des bandes dessinées ! raille encore Surgé.

– Si c’est vrai, dit Francoquin, ça m’intéresse.

– Lis, répète Fédor.

Bois-Mécréant sort un carnet de sa poche, s’éclaircit la voix, peu assuré. (Le Jésuite vient de rentrer et, profitant de l’attention prêtée au littérateur, il s’assoit, sans pouvoir éviter toute-fois quelques rires.)

– « Sourcellerie », « divertissement didaquatique », annonce Bois-Mécréant.

Et il lit. Ses auditeurs étant assez connus, nous n’imaginons pas leurs réactions d’ensemble ou particulières à son texte, que voici, plus efficacement, ininterrompu, tel qu’écrit :

« Il y avait un vieux sourcier
 Dans une forêt forestière.
 Il touillait dans une soupière
 Des + ou – sur du papier.
 – Eurêka! cria-t-il en renversant la soupe...
 Il saisit sa baguette,
 Il monte à bicyclette
 Et en route!
 Il pensait, non sans évidence,
 Qu'il y avait de fortes chances
 Qu'il détectât
 De l'eau ci ou là.
 Alors,
 Poil au corps,
 Circulant entre l'électron
 Dans la forêt – poil au citron –
 Et cogigotant ferme,
 Poil au derme,
 Il aperçut une sourcière,
 Poêle épinière.
 « À tout devin sa devinette,
 Des milliers ont leur femmilière,
 Chaque abbé noir à s'abbé-bête,
 Pourquoi chaque sourcier n'aurait-il pas sa sourcière? »
 Il s'arrêta, la prit en croupe,
 En avant toute!
 Il pédalait avec entrain
 Bien qu'il trouvât noire la nuit;
 Il se disait: « Si on appuie,
 Un vélo roule mieux qu'un train... »
 Il roula, il roula.
 Chemin faisant, ils rencontrèrent

*(J'entends : le couple) au clair de lune,
 Un et puis une
 Sourcier, sourcière,
 D'autres encore et, au fur à mesure
 Que le temps s'écoulait, des tas de chercheurs d'eau
 À pied, à cheval, en voiture
 Suivirent le vélo.*

*Enfin tous s'arrêtèrent
 Dans un grand champ clos et nocturne,
 Et là, sous le nez de Saturne,
 Ils creusèrent.*

*Ils creusèrent!
 Ils creusèrent!
 Et finalement ils trouvèrent
 L'autre bout de la terre!*

*Ils s'enfoncèrent dans le trou,
 Dans le trou sombre et tellurique!
 Les plaisantins faisaient coucou
 Aux sourcières les plus lubriques :
 C'était la Chine aux antipodes!
 Surgissant du trou malcommode,
 Les sourciers riaient
 Et criaient :*

*(Leur patron les fit taire) « Terre »!
 Et puis un éléphant passa, et après lui les chercheurs
 d'eau
 À l'aqueux leu-leu arrivèrent
 Au beau milieu d'un cimetière
 À éléphants : que d'os ! Que d'os !*

*Un mandarin les entendit
 (C'était midi
 Et le soleil brûlait)*

Et leur dit en anglais :

« Hello ? O douille oudou ? »

– « Andouille hideux toi-même ! »

Dit le sourcier en chef qui n'était pas bégueule

Et n'aimait pas qu'on aime

Se payer sa bégueule...

– *Et vous ?*

Le mandarin s'atrabila d'une explosion affreuse et verte !

Il appela des mandarins, des civils et des argousins

À la rescousse : « Alerte !

Alerte ! criait-il. À moi ! À l'assassin ! »

(En chinois.)

Le ton fit peur aux chercheurs d'onde,

et chacun se tourne,

Se regarde,

N'a pas le temps de se crier « Prends garde ! »

Que déjà il s'enfourne

Que dis-je ! s'engloutit d'un bond

Fermant les yeux, se pinçant les narines,

Dans le grand trou béant qui les mène hors de Chine

Par le centre du rond !

Sacrebleu !

L'élan les expédie d'un jet

(J'entends : quelques sourciers, mais COHUE de Chinois

hurleurs au derrière) loin des terrestres brumes

Comme une fusée...

... Sur la Lune !

Ils "atterrissent"

Atterrés.

Ils n'avaient pas envie de rire

Mais de pleurer.

*(Les habitants de la Lune s'appellent les Bien-Lunais
ou les Mal-Lunais, un jour sur deux.)*

Et c'était le jour de service

Des Mal-Lunais!

Les mal alunis, malmenés, à l'unisson sont amenés

Enchaînés au supplice...

(J'entends :

Chinois en bon HORDE, et Chercheurs d'onde,

Tels des chenapans

Sans vergonde.)

Abh! le plus grand Mal-Lunais tempête.

(Il se prénomme Albert.)

*– « Abh! Voilà les habitants de la planète
Terre? »*

– « Mais ma parole, Albert? »

Dit un des Himportants,

Ces bêtes-là sont d'un beau jaune ardent,

Regarde à la lumière? »

Albert laissa tomber sa tête dans ses paumes :

*– « Ces étrangers, dit-il, à part ces sept ou huit,
Sont évidemment jaunes.*

Les autres sont certainement des sous-produits. »

Le Himportant hocha la tête,

Et comme

Il était curieux et honnête,

Afin d'en avoir le cœur net,

Il demanda qu'on lui entonne

Un échantillon du Langage

Que là-haut

Les gens ont l'usage

De juger beau...

(Par « là-haut », comprenez « sur Terre ».)

*Adoncques les majoritaires,
S'étant rassemblés, commencèrent,
Les Mal-Lunais les ouïssèrent :*

– « *Hing engh aôu
Ai! Kouéli,
Ouchdan g'aôu;
Cuiffi, sli... »*

*Tout le monde applaudit!
Le Himportant enthousiasmé
Disa que c'était dégourdi,
Sans détour et fort bien rimé...*

– « *Que ceux dont la face est pâlotte,
Fit-il, sachent aussi nous émouvoir!* »
*Il parlait des chercheurs de flotte
Un peu en panne de mémoire,*

Ça donna :

– « *La Terre est bleue comme une fausse oronge.
Un singe! Me devrais-je inquiéter d'un singe
Si l'œuf est dans la bombe et retarde l'engin?
J'essuie le cimetière, à l'orée de la lune:
Marie-Anne, ma sœur, de quelque amour blasée,
Mon père, ce héron, au fou rire si doux,
Quêtent des coups sur leur passage.*

Moralité :

Adieu veau, vache, cochon, couvée! »

*Les Mal-Lunais se regardèrent,
Se concertèrent,
Se déconcertèrent,
Explosèrent :*

– « *Foutez-moi l'camp!* » rugit Albert,
*Et les fabricants d'H₂O,
Lorgnant du côté de la Terre,*

*Sautèrent carrément de bas en haut...
 Passons. Ils amerrirent
 Dans une étendue aquatique
 Après un bond acrobatique :
 C'était l'Océan Atlantique
 Où il n'y avait pas – autant le dire
 Un seul transatlantique.
 Alors ils barbotèrent ;
 (Déjà un gros poisson les guette!)
 En se noyant ils regrettèrent
 D'avoir oublié leurs baguettes...*

Il se tait. Les applaudissements éclatent, les éloges abondent. Bois-Mécréant est touché :

– Merci, merci, dit-il. C'est un vieux poème. C'est la première fois que tant de gens...

– C'est plein d'invention, approuve Mistress, ingénieux, charmant, discrètement drôle, rapide comme un conte, comme une bande dessinée, oui, et l'on n'a pas le temps de s'ennuyer car le récit anecdotique rebondit, fourmille et se renouvelle constamment. Permettez-moi de vous féliciter.

– C'est drôle, oui, convient le Jésuite avec une moue, mais gratuit.

– Le rire et la drôlerie, prononce soudain gravement Fédor, zont ennemis déclarés du gratuit. La gratuité ne zaurait faire rire, zourire, ou jubiler perzonne, et le public ne rit jamais zans ze mettre en cause. Z'il rit, z'il ze réjouit, il est vaincu et vainqueur, et le provocateur (izi Bois-Mécréant) a fait mouche. À nous de chercher l'impac̄t au fond de nous. Le rire effraie. On le prétend limité parze qu'il est zuzceptible de zonder nos limites. Comme zette dame, je fus intérezzé dans ton travail par le côté bande dezzinée: tu ne raisonnes

pas, tu ne convaincs pas, tu azzènes. Évidemment, nous ne zommes pas en présence d'une zature ou d'un pamphlet, mais on comprendra pourquoi je m'amusai à t'entendre par zette image: quand deux tireurs au piztolet sont à égale diztanze l'un d'une zible graduée en carton et l'autre d'un fumeur de zigare, il n'est pas plus diffizile de faire zauter le zigare que de plazer za balle dans le 1000. Z'est plus rizqué, plus audazieux, et le zigare qui zaute est finalement mille fois plus porteur de jubilazion que la balle dans le 1000.

Mistress applaudit, on l'imite, même le Jésuite par politesse.

– Bon, dit Francoquin. Il est temps que les mariés fuient, et que nous allions faire une sieste avant de retrouver Cyclopus. En attendant j'ai envie de pisser. Qui se rallie à mon panache?

Le Jésuite s'excuse. Sortent en chantant dans un brouhaha de chaises déplacées, Francoquin, Fédor Yashpoutine, Double-Mouche et N'a-qu'un-Ceil, Triple-Croche, Prof, La Racine, Big-Alik, et Méphisto. Ils s'alignent devant le mur du palais...

– À mon commandement! crie Francoquin... Mains aux braguettes! Urinez!

Rires. Mictions secouées. Francoquin se redresse d'un coup et laisse un témoignage humide de son exploit à 2,50 mètres pour le moins du sol. Exclamations diverses!

– Qui fait mieux? défie Francoquin.

Big-Alik vient de gicler quelques centimètres sous le record de Francoquin, et proteste que ce n'est pas loyal, qu'on le prévient trop tard, qu'étant au fond de la réserve, il n'y a plus de puissance au robinet. La Racine fait pipi dix doigts au-dessus du niveau de son entrecuisse, en faisant de son mieux. En le voyant, Prof qui venait de prendre de l'élan et se détendait, se met à rire de façon explosive, et sa charge lui retombe en pluie sur la tête. Mais Double-Mouche a battu

Francoquin et triomphe. Francoquin le félicite sans rancune. Fédor rit sans participer. Prof geint :

– Ma pipe! Ma pipe qui est éteinte!

À ce moment deux heures sonnent :

– Il faut partir, dit Fédor.

– J’avertis les autres, dit Double-Mouche remontant l’escalier.

– Laisse Catt-bis, suggère Francoquin. Il suffit qu’il nous rejoigne à cinq heures? (Il saute en selle.)

– Vous partez sans saluer? dit Prof.

– J’ai horreur des adieux, dit Francoquin. Si nous rentrons tout est gâché.

– Moi je vais embrasser Mary, dit N’a-qu’un-Ceil. Je vous rattrape.

Le groupe de cavaliers s’élance, vire, et s’engage dans la rue principale. En se retournant, Francoquin constate que leur départ ne passe pas inaperçu: il y a des curieux aux fenêtres. Là-haut, ça doit même être Filasse. Francoquin, lui adresse un grand geste de la main avant d’être masqué par la maison d’angle.

– Vous euzziez dû lui parler, dit Fédor. La demoiselle avait du chagrin.

– Filasse?

– Elle pleurait, dit Big-Alik.

– Bêtises, dit Francoquin. Nous n’allons pas au bout du monde?

– Nous pouvons tout de même ne pas en revenir... dit Fédor.